



La guerre d'indépendance des États-Unis d'Amérique

À l'automne 1775, les rebelles des colonies britanniques au sud de la frontière envahissent le Canada pour gagner la population à la cause de l'indépendance. Sous l'impulsion de George Washington, des troupes de volontaires remontent vers le nord. Une armée aux ordres du général Richard Montgomery reçoit la capitulation de Montréal, puis celle de Trois-Rivières. Une autre, sous le commandement du colonel Benedict Arnold, arrive à Québec par la rivière Chaudière, sur la rive sud, et installe un siège devant la ville.

Le colonel Arnold réclame aux sœurs de l'Hôpital général de Québec l'hébergement pour une partie de ses hommes. Le monastère et l'hôpital seront occupés par les envahisseurs jusqu'à leur tentative de prendre Québec en décembre 1775. Après cet échec, les rebelles demeureront chez les Augustines jusqu'au printemps suivant dans l'espoir d'avoir leur revanche. Celle-ci n'aura jamais lieu et le Canada restera sous la couronne britannique.

Les annales du monastère de l'Hôpital général de Québec racontent de façon très vivante cette page d'histoire telle que vécue par les Augustines.



Le monastère Notre-Dame-des-Anges et l'Hôpital général de Québec en 1775

Source : BGLA, architecture

INVASION AMÉRICAINE

HG-A-13.14.1.1.4, p.278-294

La guerre arrivée en 1775 entre les Anglais et les Américains nous fit trembler à la vue d'une seconde crise, car les malheurs qui nous avait amenés celle de 1760, n'avaient pu être entièrement réparés et beaucoup moins oubliés. Notre crainte s'augmenta avec la nouvelle reçue que le Général Carleton était à Montréal lorsque fut annoncée l'arrivée des Américains; il partit aussitôt déguisé et s'embarqua dans un canot sauvage pour n'être point reconnu avant d'arriver à Québec, où sa présence était requise.

Notre inquiétude était extrême dans l'incertitude où nous étions, de quel côté l'ennemi devait venir. Les gens qui avaient vu quelques Américains, nous dirent qu'ils s'étaient informés, quelle était cette belle maison qu'ils voyaient de loin ? Et, que leur ayant répondu que c'était un hôpital où des Religieuses s'occupaient du soin des malades, ils avaient dit qu'ils viendraient la nuit ; mais que nous ne devions pas craindre, qu'ils nous feraient aucun mal. Sur cela nous fîmes veiller nos serviteurs cette même nuit (15 novembre) et jusqu'au mois de mai où nous fûmes délivrées de leur importunité.

La Révérende Mère St-Alexis, notre supérieure, voulut veiller elle-même, mais cette nuit se passa tranquillement et sans que l'on vît paraître personne. Après avoir éveillé la communauté, elle se retira dans sa chambre pour prendre un peu de repos, mais elle fut bientôt éveillée par une de nos sœurs qui ayant vu une troupe qui descendait la côte d'Abraham parmi lesquels, il y avait un grand nombre de sauvages, courut l'éveiller en lui disant que l'ennemi arrivait. Mr Raizane, prêtre infirme, qui était à sa fenêtre les vit aussi, il eut grande peur, et se mit en devoir de la fermer, mais un officier lui cria de ne point craindre ni lui, ni les religieuses, qu'il ne nous serait fait aucun dommage : cependant deux ou trois sauvages mirent la main sur nos moutons qui étaient devant la maison de nos domestiques, ils furent brusquement repoussés par un officier qui demanda à qui ils appartenaient et sur la réponse qu'ils étaient à nous, il recommanda à nos serviteurs de les renfermer parce qu'ils ne pouvaient empêcher entièrement les sauvages de piller. Mr Raizane était tellement effrayé, qu'il alla pendant la messe de Mr. de Rigauville, lui dire que le cimetière était couvert de Bostonnais. Au sortir de son action de grâce, il vit passer un second détachement devant les salles, parmi les soldats se trouvaient quelques sauvages et officiers, qui donnèrent les mêmes assurances que les premiers; ils demandèrent la permission de faire chauffer leurs soldats, car le froid de l'automne commençait à se faire sentir; ce que Mr. de Rigauville leur accorda, et fit entrer les officiers dans sa chambre, où il les fit déjeuner. Ces soldats étaient dans un état à faire compassion, les habits en lambeaux qui les couvraient et leurs figures décharnées et misérables inspiraient vraiment la pitié : ils demandèrent un morceau de pain à nos domestiques qui nous avertirent, mais pour tout secours, nous ne pouvions donner à cette troupe affamée et épuisée par la fatigue qu'elle avait éprouvé que deux pains seulement, la charité nous les faisait plaindre, mais il ne nous eut sans doute été fort peu avantageux de fortifier nos ennemis. Mr de Rigauville manda chez lui notre Mère Supérieure et l'Assistante, leur disant de prier Mrs les officiers d'empêcher leurs soldats de nous troubler aucunement. Comme ils ne savaient où aller, ils rodèrent toute la journée autour de la maison où ils tirèrent sur une garde qu'ils voyaient d'assez loin, mais le lendemain, le boulet fut probablement envoyé par cette même garde sur les Américains qui étaient devant la maison de nos domestiques, mais ils n'en reçurent aucun mal, non plus que la maison. Ce jour-là, on nous fit la défense de laisser entrer aucun étranger chez nous.

Le 17 novembre, veille de la retraite de la Rénovation, une de nos sœurs, entendant frapper un peu fortement à la porte de la cuisine à l'heure des matines, se mit à crier dans la maison que les Bostonnais défonçait les portes : on alla aussitôt chercher notre père de Rigauville et Mlle Dégoutin (pensionnaire perpétuelle) pour lui servir d'interprète, mais ce n'était autre qu'un officier qui venait relever celui de la garde et, ne sachant où il était, il frappa à la première porte pour avoir quelques renseignements. S'apercevant de sa méprise, il se confondait en excuses, on lui dit que notre crainte était passée et que ce n'était rien.

Quelques jours après, le général Montgomery nous envoya 400 soldats pour être logés dans nos salles, tous, gens d'une grossièreté et d'une hardiesse détestable; le major de la troupe du colonel Arnold, chargé de les placer, eut beaucoup à souffrir de leur part.

Notre Père de Rigauville représenta à ce major, le danger auquel il nous exposait, et qu'en outre, nous ne pouvions en loger un si grand nombre, le priant d'aller lui-même le représenter au général. Mais celui-ci donna pour réponse qu'en 1760, nous en avions logé davantage et voulait visiter lui-même tous les offices avec le colonel Arnold, malgré l'assurance que lui donnait Mr. de Rigauville, de l'impossibilité de le satisfaire en cela. Il se vit obligé d'en convenir après s'en être lui-même assuré, nous nous engageâmes pourtant à lui céder deux salles. Pendant que notre Père de Rigauville était avec le général, notre Mère Supérieure, avec deux anciennes, allèrent chez lui pour tenir compagnie au major, qui attendait une réponse pour placer son monde : elles n'étaient pas sans crainte à la vue de ces soldats qui remplissaient tellement la salle et le vestibule qu'à peine pouvait-on passer et un nombre considérable devant la maison à la vue des royalistes et, par conséquent, ils devaient donner à ces derniers une forte tentation de tirer sur notre maison; elles exprimèrent leur crainte à un officier qui les rassura, disant que le général Carleton avait strictement défendu à ses troupes de tirer sur nous, et que c'était la principale raison qui les engagerait à se retirer ici ; on nous dit depuis que quelques-uns avaient souvent tenté de le faire, mais qu'ils en avaient toujours été empêchés par les gardes qui avait ordre de tirer sur ceux qui pointeraient des canons de notre côté ; et que le commandement se

renouvelait à chaque fois qu'elles étaient changées. Elles ne pouvaient cependant, si bien épier, par tous les endroits, qu'il n'y eut quelqu'un qui ne satisfît son envie, car plusieurs fois, nous avons vu rouler des boulets, dans nos cours, dans le cimetière et même un dans le cloître; il en passa un autre si près de l'œil de bouc de l'église qu'il le fit voler près de la lampe du St-Sacrement. Cependant, les soldats s'impatientaient et murmuraient de ce qu'on tardait tant à les placer, il y eut même quelques officiers



1775. Boulet trouvé aux abords de notre maison envoyé par la garde royaliste sur les Américains qui étaient devant l'habitation de nos domestiques.

Boulet de canon, 3^e quart du 18^e siècle.

Source : Collection du Monastère des Augustines, Hôpital général de Québec

qui voulurent forcer le major de se mettre à l'œuvre, disant qu'il fallait suivre l'ordre du général, mais il leur répondit qu'il ne ferait rien sans avoir une réponse et fit dire à notre Mère par une

Demoiselle qui leur servait d'interprète, qu'il était bien fâché du trouble qu'ils nous causaient; mais que ce ne serait pas long, qu'ils espéraient être maîtres de la ville dans quelques jours, sur quoi, celle-ci lui dit qu'ils pourraient bien se tromper, car la ville était bien fortifiée, il répondit qu'eux aussi l'étaient et qu'ils avaient l'espoir de la prendre. Notre Père de Rigauville arrive enfin, après avoir couru de grands dangers, et nous nous décidâmes à loger une partie des soldats dans la salle basse et l'autre dans la maison de nos domestiques; l'ancienne salle de Mgr. de St-Vallier que nous avons réparée fut cédée aux officiers.

Le jour qu'ils vinrent, nos sœurs étaient à laver la lessive, elles furent fort surprises de voir les soldats à toutes les portes lorsqu'elles sortirent pour dîner; quoiqu'on les eut averties, elles n'en voulaient rien croire, quelques-uns d'eux sonnèrent au tour, et se moquèrent de la Portière en lui faisant des grimaces; nous ôtâmes pour lors la cloche et la porte conventuelle fut condamnée quoique l'on prévît bien l'incommodité pour les personnes de dehors qui voulaient parler aux religieuses, mais nous aimions mieux être gênées de ce côté-là que d'avoir à souffrir les insultes de cette troupe indisciplinée.

Mr. de Rigauville, nous voyant obligées de passer chez lui, tout ce dont il avait besoin, prit le parti d'aller prendre ses repas avec Mme de Lamorandière, pensionnaire dans les chambres de Dames. Le 7 décembre, un officier vint de nouveau de la part du général Montgomery voir si nous pouvions loger plus de monde que nous en avions. Mr. de Rigauville le conduisit chez les Dames pensionnaires dans les classes et les salles; arrivé à la porte de notre dortoir, il lui dit que cet appartement était aux religieuses, l'officier répondit fort poliment qu'il ne voulait pas entrer dans leurs chambres, il vit par lui-même que nous ne pouvions satisfaire à la demande de son général, qui quelques jours après, voulant faire une batterie vis-à-vis la porte St. Jean, vint avec le colonel Arnold trouver Notre Mère Supérieure pour se faire conduire dans le clocher, elle les conduisit, accompagnée de quelques anciennes, non sans crainte, dans l'appréhension qu'elles avaient que les royalistes les aperçussent de Québec et tirassent sur notre maison.

À la sortie du général, ses soldats voulurent se mettre sous les armes, mais il leur fit signe de la main de rester dans leur appartement afin de n'être pas aperçus de Québec. Ils tirèrent ensuite quelques coups de canon sur la ville auxquels les Anglais répondirent. Une dame Campbell, effrayée de cette alarme, demanda un passeport et se fit amener ici, elle regardait avec nous les boulets qui roulaient dans nos prairies et nous dit qu'à l'Hôtel Dieu, on en avait trouvé un sur le lit d'une religieuse qui, heureusement, n'y était pas. Nous aussi, nous avons sujet de craindre, entourées, comme nous étions, de ces brigands armés qui se battaient souvent entre eux devant nos salles; une fois, dans leurs querelles, ils voulurent défoncer les portes de notre cloître et y pénétrer, mais ils furent traversés dans leurs desseins, une femme bostonnaise, dit-on, se mit aussi au devoir de les en empêcher, au péril même de sa vie.

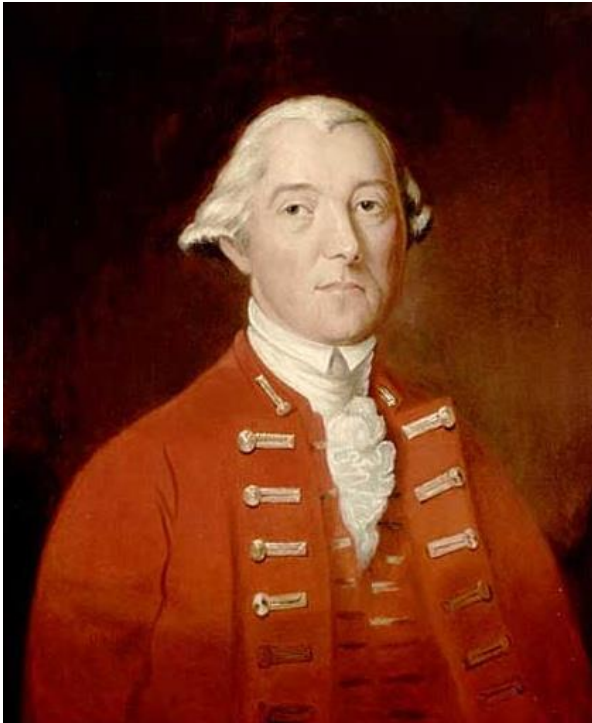
Au mois de décembre, le général Montgomery se décida fermement à tenter de réaliser ses projets sur la ville de Québec : pour cet effet, il assembla ses troupes leur fit une exhortation les engageant à se montrer braves et courageux au combat ajoutant qu'il leur donnerait l'exemple en montant le premier à l'assaut. Quelques personnes, disaient dans leur simplicité que ce Mr. était si bon, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer, de l'admirer et de s'attacher à son service, qu'il défendait de faire mal aux femmes et aux enfants et à ceux qui mettraient bas les armes, menaçant de punir ceux qui agiraient autrement.

Il écrivit à son épouse, lui marquant qu'il partait pour prendre Québec d'assaut et lui fit ses adieux, crainte de ne plus la revoir. Enfin le dimanche, 31 décembre, vers les cinq heures du matin, nous entendîmes gronder le canon et sonner fortement les cloches de Québec, nous nous jugeâmes par là arrivées au jour fatal, dans lequel, nous craignons avec raison que plusieurs

de nos proches trouveraient la mort; presque toutes les religieuses avaient alors des parents engagés dans l'armée, mais heureusement il n'y en eut aucun de blessé. Nous regardions avec effroi la ville qui paraissait être toute en feu. Nous eûmes le bonheur d'entendre la 1^{ère} messe et d'y communier, tant notre refuge était la prière, ne sachant quel serait notre sort et celui de Québec; nous y cherchions une pleine résignation à la volonté de Dieu. Vers 8 heures, nous vîmes revenir quelques soldats sans armes et, à leur air triste et déconcerté, nous nous rassurâmes sur la perte entière de la ville; peu après, quelques blessés arrivèrent et nous dirent que la chaleur du combat n'avait paru se ralentir que pour quelques instants. Quelques habitants nous dirent aussi que les Américains s'étaient emparés d'une batterie et de la Basse Ville (ce qui était faux) et qu'ils escaladaient les murs, ayant forcé un jeune homme de la campagne à charger sa voiture d'échelles pour leurs faciliter l'entrée, mais ceux qui avaient voulu pénétrer dans la ville par cet artifice, ayant été découverts, furent tirés avant d'avoir pu effectuer leur dessein.

Pendant le choc, un jeune Canadien, partisan des Américains, blessé et presque mourant, vint à la salle et pria Mr. de Rigauville de vouloir bien l'administrer. Il était difficile de se rendre à ses vœux, car pour tous ceux qui prennent les armes contre leur roi, les prêtres ne peuvent ni baptiser leurs enfants, ni leur conférer les sacrements, non plus que la sépulture ecclésiastique sans une rétraction de leur part et un aveu public de leur crime. Dans un danger aussi pressant, Mr. de Rigauville obligea ce jeune homme à confesser publiquement qu'il se reconnaissait très coupable d'en avoir agi ainsi et qu'il s'en repentait sincèrement; il lui fit après une sévère réprimande, lui représentant la grandeur de sa faute en présence de quelques habitants et Américains qui s'y trouvèrent et lui donna seulement l'absolution, mais lui refusa la sépulture : ces derniers murmurèrent fort de la fermeté de Mr. de Rigauville, surtout un Officier de la garde disant que cela découragerait les Canadiens qui étaient de leur parti et qu'ils ne voudraient plus les servir, que c'étaient des drôles de prêtres qui envoyaient ainsi les âmes en enfer. Il alla aussitôt porter plainte à son général qui écrivit à Mr. de Rigauville, le menaçant de l'éloigner de l'hôpital et d'envoyer un ministre à sa place pour le conduire. Telle était leur hardiesse, qu'ils agissaient comme si nous leur dussions obéissance; mais nous ne nous sommes jamais fait de scrupule d'y manquer et, si l'on a dit plaisamment que nous avons agi contre nous-mêmes en logeant nos ennemis, ce n'est pas que nous nous y crussions obligées, mais bien la charité seule qui nous fit condescendre en cette occasion; et c'est sans doute à quoi nous sommes redevables d'avoir préservé du pillage et d'incendie, qu'un refus nous eut peut-être attirés de la part de ces gens qui agissaient contre toute justice; ne comptant que sur leurs forces.

Un jour, un officier se rendit au dépôt et demanda notre Mère Supérieure, lui fit avec hauteur de vifs reproches, de ce qu'on ne prenait pas assez de soin des soldats malades dans nos salles, et qu'il venait lui ordonner de la part du roi qu'elle vit à leur donner des lits, mais notre Mère sans se troubler lui demanda: Quel est votre roi? Si ce n'est pas le roi, c'est le congrès reprit-il: Eh bien! ni pour l'un ni pour l'autre, nous ne pouvons pas leur donner des lits et d'ailleurs, nous n'avons aucune obligation de soigner vos malades. Cet officier fort mécontent de la fermeté de notre Supérieure se retira brusquement. Elle alla cependant, les visiter ce jour-là, et ne put se refuser à un sentiment de compassion, à la vue de ces pauvres malheureux, couchés sur un peu de paille rougie de sang, et leur envoya un peu de linge pour panser leurs plaies et quelques couvertures, disant que la charité envers nos ennemis est toujours agréable à Dieu. Au sortir du dépôt, l'officier alla trouver Mr. de Rigauville qu'il ne trouva pas mieux disposé en sa faveur et poussa l'insolence jusqu'à lever sur lui le sabre deux ou trois fois.



Général Guy Carleton.

*Deuxième gouverneur de la
Province of Quebec
1768-1777*

*Source : Archives nationales du
Canada*

Un docteur qui se trouvait présent eut aussi à souffrir de son arrogance, mais le lendemain, il se plaignit au commandant de la mauvaise conduite de cet officier et le fit casser. Un soldat français croyant mieux réussir vint aussi faire des représentations, disant entre autres choses qu'il était surpris du peu de soin que nous prenions des soldats américains que nous ne pouvions manquer d'en être bien récompensé au congrès, mais croyant qu'on ne portait aucune attention à ce qu'il disait, il prit le parti de se retirer.

Revenons à l'événement du 31 décembre. Montgomery se faisait fort d'enlever la ville d'un coup de main, connaissant la faiblesse de la garnison anglaise et le ressentiment des Canadiens pour le général par suite de la méfiance et des termes injurieux dont il avait usé dans sa Proclamation au sujet de cette guerre. Il s'avance donc avec 900 hommes près de la ville et Arnold avec 700 par le Sault-au-Matelot, mais, aperçu par le capitaine Fraser, qui donna l'alarme que les assiégeants s'avançaient; ils furent reçus si chaudement par les assiégés qu'ils se virent contraints de se retirer avec perte de leur général qui fut tué avec la plupart de son état-major en approchant un petit poste, où on avait érigé une batterie et creusé secrètement des fossés recouverts de trappes que l'on tira adroitement de sorte qu'ils y tombèrent et furent aussitôt massacrés. Le général, qui s'était avancé le premier, fut aussi la première victime; on mit sa tête au bout d'une pique que l'on promena par toute la ville en triomphe. Arnold, en voulant forcer une barricade fut blessé et obligé de laisser le commandement, mais son parti força les assiégés de retraiter jusqu'à la barricade entre le Sault-au-Matelot et la Basse Ville. Le général Carleton, les voyant engagés dans ce défilé, fit sortir un détachement par la porte du Palais de sorte que les Américains se voyant entre deux feux, mirent bas les armes et se rendirent prisonniers de guerre au nombre de 400. Altérés par cette vigoureuse résistance, ils n'osèrent plus faire aucune tentative sur Québec jusqu'au mois de mars qu'ayant reçu un renfort de troupes sous le commandement du général Thomas, ils érigèrent quelques batteries sur des monceaux de glace

qui ne causèrent aucun dommage. Voyant, au mois de mai, le fleuve dégagé de glaces et l'impossibilité de s'emparer de Québec, le général Thomas convoqua un conseil de guerre le 5 mai qui jugea qu'il était expédient de lever le siège sans délai, dans la crainte de voir arriver des secours d'Angleterre. Effectivement le 6, vers midi, arrivèrent deux bâtiments de 50 canons, l'*Isis* et le *Merlin*, portant deux compagnies de soldats du 29^e Régiment et un parti de marins, qui, avec environ 1000 hommes de la garnison, marchèrent vers les plaines. Les Américains quoique forts, près de 3000 hommes, se retirèrent si précipitamment, leurs canons, leurs munitions et tout ce qu'ils avaient, qu'ils abandonnèrent, et gagnèrent Sorel où ils rencontrèrent deux bataillons qui venaient leur aider à continuer le siège qu'ils avaient honteusement abandonné par la fuite. Les malades et les blessés, avertis de ce départ précipité, furent saisis de frayeur et s'imaginant qu'on ne leur ferait pas de grâce, cherchaient à se sauver avec leur paquet sous lesquels ils tombaient à chaque instant : de 40 qu'ils étaient, il n'en resta que cinq, deux nous furent ramenés par les royalistes qui les avaient trouvés presque mourant. Le général Carleton à son retour envoya faire la visite de notre hôpital, notre Mère et quelques anciennes s'y trouvèrent pour rassurer ces pauvres malades qui s'étaient persuadés qu'on venait leur ôter la vie; il y en eut un qui trouva moyen de sortir de la salle et cherchait un coin pour se cacher dans le vestibule de l'église.



*Mort du général
Richard Montgomery.*

John Trumbull

Source : Yale University
Art Gallery

Le 12 mai, dimanche, un *Te Deum* en actions de grâces fut chanté à la cathédrale pendant lequel la milice catholique se tint sous les armes: et trois coups de canons l'annoncèrent, et 3 décharges de fusils le terminèrent. Nous chantâmes une grande messe ce jour là, la première pour nous depuis cinq mois, et nous eûmes pour lors, toute liberté de sonner nos cloches, dont nous avons été privées; parce que, disait-on, nous avons fait manquer le coup aux Américains de prendre Québec en sonnant comme par le signal et en montrant des lumières la nuit, ce fut le reproche que des habitants grossiers firent en accablant d'injures une veilleuse qui

s'approchait de la fenêtre, pour voir s'il n'y avait pas de feu à la maison de nos domestiques qui servait de logement à ces gens imprudents et mal intentionnés.

Le 13, nous reçûmes une Proclamation du général qui ordonnait aux capitaines de la campagne, de faire la recherche dans les bois des malades échappés de notre hôpital dans la crainte d'être massacrés et de les ramener leur promettant de les renvoyer après leur guérison. Notre Mère lut elle-même cette proclamation à ceux qui étaient restés pour les rassurer entièrement; mais bientôt après on les vint tous chercher pour les réunir à ceux qu'avait l'Hôtel-Dieu, à l'exception d'un seul qui ne pouvait être transporté.

Pendant ce triste hiver, presque toute communication entre la ville et les campagnes, avait été interceptée aussi, après la désertion des américains, nous venait-on voir avec empressement, pour nous féliciter du bonheur que nous avions d'être délivrées de leur importunité. Nous avions même peine à le croire et nous demandions quelquefois s'il était bien vrai que nous fûmes seules chez nous et que nous pourrions reprendre tranquillement les exercices de notre vocation ! Nous eûmes sans doute beaucoup à souffrir de leur grossièreté; et par la situation gênante où nous nous trouvions pour les loger; mais nous avons aussi des grandes actions de grâces à rendre à Dieu de nous avoir conservées dans l'esprit de notre vocation au milieu d'occupations si multipliées et si dissipantes. Enfin dans la réalité; nous en fûmes quittes pour avoir plus de peur que de mal.

FIN



Préparé par
Denis Robitaille
Chargé de projet en patrimoine

Monastère de l'Hôpital général de
Québec
drobotaille19@outlook.com

Collaboration :
Audrey Julien, archiviste

Site Internet
www.monastere-hgg.ca

Portail des archives
<https://archives.monastere.ca/>

11 octobre 2019